

Au moment de la sortie de son dernier ouvrage, *La séduction du merle blanc*, qui traite de son amour des livres, Mohamed Choukri a accepté de faire un retour sur les livres qui jalonnent sa propre œuvre. L'occasion de voir que l'auteur du *Pain nu* – dont le fond, soit dit en passant, n'a jamais semblé aussi actuel et en prise avec la réalité du moment – demeure l'une des voix prépondérantes de la littérature arabe. L'occasion, aussi, de constater que si Choukri se dit lui-même issu d'une littérature d'émergence, « une littérature jeune », ses racines plongent dans un patrimoine beaucoup plus riche, profond et étendu qu'il n'y paraît.

Mohamed Choukri, dans Jean Genet et Tennessee Williams à Tanger, vous avez fixé l'image de vous-même comme celle d'un homme qui se trimballe toujours avec ses livres sous le bras et une petite poche remplie de cahiers et de stylos. Cette habitude d'écrire et de lire dans les cafés vous a-t-elle tenu longtemps ?



J'habitais dans des petits hôtels et dans des pensions, car on y garde toujours contact avec les gens. Je voulais sentir leur caractère... Mais comme je ne pouvais pas y écrire, je le faisais dans les cafés. C'était aussi un soulagement, car quand je m'arrêtais d'écrire, je pouvais avoir une discussion avec un client que je connaissais ou bien je regardais les gens passer et ça me reposait. Mais plus tard, avec le temps, j'ai commencé à habiter dans des garçonnières... Dans les pensions, mes livres commençaient à disparaître... Pas seulement mes livres d'ailleurs, l'argent que je laissais traîner, une montre, des petites choses.

Un homme comme Jean Genet, avec son parcours d'autodidacte, qui a aussi connu une enfance misérable, marquée par l'infamie, vous a-t-il quelque part servi de modèle, d'exemple à suivre ?

Il ne m'a jamais donné de leçons. Mais par notre rencontre et notre amitié, il m'a montré comment on pouvait devenir un écrivain malgré une situation difficile. Lui aussi a connu une adversité féroce... Pire que la mienne, je crois. Surtout en tant qu'homosexuel, vous comprenez. Et d'ailleurs, aujourd'hui encore, on ne trouve pas ses livres dans les bibliothèques, que ce soit au Maroc ou ailleurs dans le monde arabe. Jusqu'aux années 60, c'était aussi très difficile de jouer la pièce de théâtre de Genet en Espagne. Quelques livres seulement étaient traduits en espagnol, en Amérique du Sud. Quand je l'ai connu, je n'avais pas lu ses livres... seulement quelques articles en espagnol. Mais si on s'est malgré tout rencontrés, je pense que c'est parce qu'on avait des choses en commun. Je crois aussi que j'étais le premier écrivain d'expression arabophone qu'il ait connu. C'était en 1968. Il avait déjà rencontré Kateb Yacine – c'étaient des amis – mais l'Algérien écrivait en français. A l'époque, Genet ne connaissait rien sur la littérature arabe – il savait quelques petites choses sur la politique, sur la pensée arabe, islamique et tout ça – mais pas sur la littérature.

Votre livre *La tente, un recueil de quatorze nouvelles*, a connu comme *Le pain nu* les affres de la censure. Est-ce que ce genre de situation a agi sur vous comme un handicap ou est-ce que ça vous a obligé à vous dépasser ?

Cela m'a donné une double force pour résister. Je dois cependant dire que mon livre n'a pas été censuré par les autorités, mais par une mentalité... peut-être intégriste. Ce sont des parents d'élèves qui avaient écrit au ministère de l'Éducation et au ministère de l'Information. C'est par le biais d'associations de parents que les oulémas ont pu interdire le livre. Ils le considéraient comme pornographique, de mauvaise influence.

Dans *Le fou des rosés*, il y a une nouvelle, "Les poètes", qui traite directement de ce sujet : la censure. Pensez-vous aujourd'hui que cette époque soit révolue au Maroc, ou bien qu'elle peut encore revenir ?

Vous savez, la politique marocaine des années 70 et 80 était très dure. La répression était terrible. Alors, cette nouvelle – et aussi "Interdit de parler des mouches" – était une forme de protestation. Ce sont des choses, je crois, que j'ai politisées directement, ce qui est moins le cas pour d'autres nouvelles. J'y critique la société marocaine et les changements de mentalité dans une société tiers-mondiste. Mais je crois que "Les poètes" est la nouvelle qui a le moins de valeur dans ce recueil. Il y a moins d'art, vous comprenez. Quand on écrit sur la politique, il faut être un génie, ce que je ne suis pas. Il faut être un Gabriel Garcia Marquez, il faut être Malraux, Hemingway, Camus... Moi, je peux dire que je suis un grand parmi les petits et un petit parmi les grands.

Pourquoi entre 75 et 82 avez-vous cessé d'écrire ?

J'étais censuré par les maisons d'édition, les revues et les journaux. Je ne pouvais pas publier au Maroc, ni dans le monde arabe. J'ai donné une fois une nouvelle à une revue, pour voir s'ils parviendraient à la publier. Ils me l'ont rendue tellement mauvaise, je veux dire censurée... qu'entre nous, j'étais fâché. Je me suis dit que ce n'était pas une période où je pouvais continuer à écrire en arabe, et j'ai regretté, à ce moment-là, de ne pas avoir appris à écrire le français, l'anglais, le portugais ou le chinois. On trouvait plus de liberté pour s'exprimer dans les langues étrangères.

On va passer au Temps des erreurs. Vous dites que c'est un livre-bilan, le livre de l'apaisement, où vous jetez un regard sur les années passées. Mais vous y montrez aussi comment votre boulimie de lecture vous a conduit quasiment jusqu'à la folie...

Non, pas la folie. C'était une dépression nerveuse.

C'est bien les livres qui vous ont fait ça ?

Non, c'est la fatigue. Entre fumer du kif, boire trop, enseigner à cinquante élèves le matin et à cinquante élèves le soir... J'avais des problèmes avec ma famille, avec la société, avec les amis aussi, les éditeurs... Alors, imaginez-vous ! C'est lourd pour un corps humain. Il arrive un moment où l'on perd l'équilibre. Mais je n'ai jamais été fou. Ou si vous voulez considérer ça comme de la folie, alors elle était belle ! Dans le Paris de l'entre-deux-guerres, où il menait une existence misérable, Henry Miller avait l'habitude de composer des milliers de repas et de menus imaginaires pour apaiser sa faim.

Pourrait-on dire que vous-même, à travers votre amour des mots, votre amour des livres, vous êtes parvenu à apaiser une faim plus profonde ?

Écoutez, je ne me considère pas comme un homme refoulé. Je peux dire que j'ai mangé mon pain entre les cuisses des putains. C'est une expression. Je ne suis pas misogyne et je ne méprise pas l'institution du mariage... Mais j'ai choisi de me marier plutôt avec mes livres, avec l'écriture et avec ma liberté individuelle. Quant aux femmes, j'ai tellement écrit sur elles, sur les femmes-putains, les femmes abandonnées...

Dans Le pain nu, on parle toujours de votre rancœur envers votre père, mais on n'a jamais parlé de l'amour que vous portiez à votre mère. Vous faites pourtant d'elle un très beau portrait.

Je la respectais, mais il n'y avait pas trop d'attachement. Vous comprenez, c'est comme un enfant qui part et qui revient chez ses parents après trente ans, quarante ans, quelle intimité va-t-il avoir ? Pas très profonde. Non. Je crois que l'amour et l'intimité, on les crée à travers une habitude d'être ensemble. Par exemple, j'ai perdu l'habitude d'aimer une femme. Franchement. J'éprouvais ce sentiment quand j'avais vingt ans, vingt-cinq ans. Puis je l'ai perdu... Vivre ensemble, faire des enfants, créer une famille... Ça ne me touche pas beaucoup, ces choses-là.

Dans Paul Bowles, le reclus de Tanger, vous dressez un portrait littéraire de la ville, mais il y a un glissement de terrain qui semble virer au règlement de compte.

Écoutez. Le règlement de compte, on l'a mal compris. J'ai simplement écrit que Paul Bowles n'était pas juste avec moi par rapport aux droits du *Pain nu*. Même M'rabet m'avait raconté qu'il avait trouvé des photocopies de chèques pour lui et pour moi. Il ne nous a pas donné notre part. Comment pouvez-vous imaginer qu'un traducteur écrive lui-même un contrat où il exige 50% ?!

J'ai aussi compris que Paul Bowles aime le Maroc – surtout le Maroc des années 30 ou 40 jusqu'à l'indépendance – mais qu'il n'aime pas les Marocains. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il aime beaucoup l'humanité en général. Je doute parfois qu'il s'aime lui-même. Mon livre est un peu dur, mais ce n'est pas une vengeance. Je le condamne comme nihiliste. Il n'est pas pessimiste, car dans le pessimisme il y a toujours quelque chose d'humain. Dans le nihilisme, non. Regardez. Tous ses personnages, il les conduit vers une catastrophe terrible...

Si vous lisez Sade ou Lautrémont, c'est rempli de tortures, de choses innommables...

J'ai bien lu Lautrémont, j'ai bien lu Sade. Mais je crois que Bowles est pire. Parce que Lautrémont, je peux le définir comme ça : il y a chez lui au moins une moitié de tendresse et une moitié de violence. Vous souvenez-vous de l'image... l'amour avec un crocodile. Une moitié de sadisme, un maximum de tendresse !

Votre dernier ouvrage, La séduction du merle blanc, traite de votre amour des livres. Pouvez-vous nous donner ici les noms de quelques livres-clefs et de quelques écrivains qui vous ont marqué ou influencé ?

Si j'ai admiré mille livres, comment je peux les citer ?

Si vous partiez sur une île déserte, demain, et que vous n'emmeniez que cinq livres avec vous... Vous avez cité Les chants de Maldoror de Lautrémont.

C'est probablement le plus grand texte qui ait été écrit au XIX^{ème} siècle. Il y a aussi Mallarmé, Stendhal, Rimbaud, Paul Valéry. Là, je parle de la littérature française. Au XX^{ème} siècle, Sartre, Camus... Si on parle de la littérature américaine : Walt Whitman, Moby Dick de Melville, Henry Thoreau et Hemingway, William Faulkner, John Dos Passos, Fitzgerald, Jack Kerouac, Henry Miller...

Et un écrivain comme Charles Bukowski ? Il a beaucoup d'accointances avec vous.

Né en Allemagne, il a émigré très jeune aux États-Unis. Il avait un père affreux, il a mené une lutte terrible contre l'adversité. Il a écrit dans des garçonnières... Dans les bas-fonds ! Il y a des gens qui disent ça...

Et surtout, c'est quelqu'un, comme vous, qui a un style très simple, très efficace.

Exactement. Seulement, ce que je lui reproche, c'est qu'il ne prenait pas le temps de corriger. Entre les bouteilles, les putes et tout ça... Mais il a eu un grand courage. C'était un homme courageux. Je l'admire, oui. Je crois aussi que j'ai des choses en commun avec Henry Miller : la liberté de parler de la sexualité, de la société. Il se fout de la famille, de ses parents, tout ça...

A ce stade de votre vie, est-ce que vous pensez avoir des héritiers littéraires ?

Personnellement, je n'aime pas ça. Je commence à recevoir des manuscrits, des nouvelles. Certains m'ont dit qu'ils ont été inspirés par mes livres. Mais quand je lis, je ne vois rien de moi. C'est une illusion qu'ils se sont créés. Je ne peux pas la confirmer. J'ai oublié Céline, mais je vais le citer : « *Chaque siècle, il n'y a que trois ou quatre écrivains qui peuvent mettre leur peau sur la table. Le reste, ce sont des copies.* »

Entretien réalisé par A.P.